

Comme sec pays désert

Anne-Marie Alonzo

Number 29, Summer 1986

L'exil

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/15289ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Alonzo, A.-M. (1986). Comme sec pays désert. *Moebius*, (29), 45–49.

ANNE-MARIE ALONZO

Comme sec pays désert

Je n'ai pas bu. Et cela rappelle de si loin premier texte premiers mots d'entente entre toi moi ou tout autre comme pays se nomme: exil.

Alexandrie si nom lui donne est donné.

De si vieille souche que bien peu connue je me suis couchée et sable était chaud fluide et chaud de plage ronde de loin perdue cachée d'êtres de loin fermée. Alors étendue et d'offerte soleil j'attends que peau se bronze et brunisse et donne couleur de miel et dattes emmêlées j'attends que corps s'étire.

Aux pieds avance la vague.

Aux pieds la mousse et l'eau salée comme pieds surpris de fraîche langueur bougent pieds de fonte bougent peu comme presque et retenus.

Pas de sable ici ni de mer à boire.

Que vert de terre arable que vert de longueur partout où oeil se pose partout et chaque pouce pied mille chaque souffle de tendre feuille semée vernie plantée.

Nul autre pays semblable.

De saisons se comptent quatre et quatre d'années en années d'exil vingt-trois ans notés vingt-trois comme âge d'enfant sage doux enfant des plages.

De saisons ne se comptent pas.

Alexandrie la frêle.

Si forte que faible à garder entière et toute ville immense de mer agitée n'ai pas trahi ni là vécu de siècles encerclés de dattes.

Alexandrie-la-vieille comme est dit des momies sarcophages et bandelettes cette ville n'est pas mienne ne suis ni pharaonne ni copte mais égyptienne de seule naissance ce 13 décembre 1951.

Enfant du siècle-ci.

Je dis cela.

Douze ans et résidence se fait neuve d'un pays l'autre l'égypte longuement quittée perdue alexandrie ne m'appartient que de l'oeil embué ne m'appartient pas. N'est pas mienne à pleurer et pleurer fait rire à la longue et périr.

Tu vois cela ne dis rien n'as rien à dire sinon tue.

Et si de mémoire éclatée te racontais tous détails de vie où vivre est immense et immense la soif ne bois plus ne me saouïe ai l'égypte au gosier sèche ma gorge comme sec pays désert m'espère me tente désert me plombe et fait de moi ses ombres fou désert de sable étonnant désert.

Car raconter prendrait des heures et heures se font lentes d'une nuit l'autre te dirais sultane écoute ne tranche ni tête ni paroles prend sens et encens myrrhe à brûler et thé au jasmin prend huile à masser tend le cou la nuque offre seins et bouche de rose offre hanches et cuisses et jambes à palper pour qu'essence s'impreigne et prenne forme de peau.

Je dis sultane écoute n'interromps suis enfant de ville ne connais d'histoires que celle si tant racontées entendues histoires lues.

Tu dis : raconte.

Me dis cela.

Ou le murmure mais cela est dit bas si bas que de lointaine contrée les mots roulent se font pierres à pourfendre.

Ouvre tente fais allumer feu et lampes que l'huile sente et monte aux narines averties ouvre boîte à bonbons donne loukoums et friandises prends mange et donne de ta bouche à la mienne donne et caresse que ta langue frôle effleure ne fasse semblant.

Ici l'exil se vit mal est bien vécu de part seule en toute part de neige ici sultane les nuits ne servent à parler ni surtout rire la neige cloître fait des rues sa tombe. Ici sultane les nuits font plus de mille et mille heures d'attente feu se nomme foyer et bûches se mouillent de froid glacé ici sultane mes nuits rêvent de yeux turquoises comme mer de port d'alexandrie-la-vieille si vieille alexandrie mon âme.

Et le sang tourne et fait bleu et rouge et noir parfois de mauvais sang comme mauvaises langues qui es-tu pour m'ainsi dire ceci est mien pays de présence suis ici comme toi sultane de ma langue oubliée si peu parlée ai pris la tienne comme pris ton corps d'esprit.

Te dis: je t'aime.

En arabe puis français puisqu'il faut tu dis: montre apprend-moi et fuse le rire des malheurs de mots difficiles parce qu'habituétes tes lèvres aux goûts autres loin d'orient et de l'oeil turquoise.

Difficiles ces mots autres et si lourds que ta bouche étanche ta bouche pleure la douleur fait vivre en pays libre car libre tu es sultane et nulle nuit ne suffit courtisane au coeur qui s'esseule.

Tu es persane ne parle pas plus arabe que moi qu'importe alors paroles des dieux se perdent qui serais-tu phénicienne ottomane ou toute autre venue d'ailleurs ou de mémoire rappelée comme lampe magique où génie se cache est souvent caché.

Ici sultane en si loin désert de neige noircie d'encre
ou tourment ici sultane seuls manquent les sens je
mange bois regarde respire je touche aussi tout ce qui
n'est de toi qu'images.

La peur sultane comme ronde corde qui serre enserre
étrangle et pend la peur étrange comme étrangère ceci
est jardin d'enfance racontes cette fois de mille et
mille histoires de mort que gorge cesse de gronder ma
bouche n'a plus cri n'a plus rêve à bailler reste ouverte
comme vide et vide encore de vingt-trois ans partie
vingt et trois ans d'exil.

Comme on dit sortie sans souffler.

Sans prendre temps d'avoir ou d'avaler le pain shami
olives fromage feta tout change de nom de grec rou-
main bulgare danois les feuilles sont de toutes vignes
cumin fenouil ou menthe poivrée.

A gauche orient de coeur.

A gauche l'orient.

Ici les pas ne laissent plus de traces sultane les chai-
ses roulent ne sont plus portées ne portent plus de
corps enlacés n'ont rideaux de soie ou satin ici sultane
se motorisent les axes et roues sièges sont de cuir
imité qu'ai-je à perdre ou me plaindre qui suis de toutes
(trans)portée.

Je bois peu. Me saoule de rues à longer m'étale et
m'étends me fais couche à flatter me fais lit draps ou
coussins de fous tissus me vautre sultane pour que
corps se mêle au tien sous draps de feuille à ton cou
comme au mien brillent les pierres tu m'offres m'as
offert colliers de jade et lapis lazuli.

Colliers et chaînes bagues d'émeraude saphir topaz et
rubis.

Emeraude et rubis.

Alors ici comme souvenirs qui s'écrivent je porte bagues et colliers porte chaîne à mon cou chevilles et poignets porte tout ce qui de toi me vient sultane de si loin aimée tant adorée tes nuits de mille absences ma couche seule et sans jamais toi plus d'histoires à conter inventer que fais-tu des heures et comment filtre sommeil et langueur de rêves ici sultane mes nuits s'abrègent et j'attends roman de veille pour toi qui ne dors pas.

Nous sommes de siècles éloignées plus seulement de plages ou pays n'avons ni même air ni paroles de coeur à donner devenons étrangères à si loin vivre de l'une l'autre.

A toi les tentes tapis et brocards à moi tout confort de modernité j'écris tu chantes ne sommes plus de même souche ou de couche et de toi me vient pourtant tout acte de joie comme de vivre et d'ainsi vivre change pays de sec désert à toi sable neige me cache et les ans entre nous par milliers.

Alors d'ici parce que corps languit autant que coeur et âme je me place genoux devant toi mets mains à tes hanches lèvres à ta peau et si cuisses se tendent je t'entoure et t'embrasse et t'embrasse encore pour que peine fonde avec toi.